

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 13 (1937-1938)
Heft: 24

Artikel: Il servizio radiotelegrafico nelle truppe d'aviazione
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-710404>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tion de se rendre indépendants de toute station de chemin de fer sur une profondeur de 50 km au moins, s'ils veulent poursuivre leur avance. 25,000 camions sont prélevés dans ce but sur les réserves interalliées, afin de motoriser 40 divisions, parmi lesquelles 10 devaient attaquer sans retard.

Tous ces exemples démontrent suffisamment l'importance des véhicules à moteur, en particulier des camions. Le succès des Alliés n'aurait pas été possible sans les « camions de la victoire ».

Le Pays d'Enhaut

Veut-on savoir comment une vieille chronique de la Gruyère raconte la première occupation de la contrée alpestre que l'on nomme aujourd'hui le Pays d'Enhaut? Voici. Bien entendu, nous n'en garantissons pas la vérité historique. Elle a néanmoins été rapportée par le doyen Bridel, dans son *Conservateur suisse*:

« Quand les Paladins, venus du pays des neiges, eurent fixé leur manoir sur une belle colline qu'ils ceignirent de murailles et de tours, et qu'ils nommèrent Gruyères, de la grue que portait leur bannière, ils étendirent leurs domaines, non par le fer et le feu des guerriers, mais par les défrichements et les travaux des agriculteurs et des bergers; ils furent longtemps sans franchir un énorme amas de rochers culbutés et entassés, d'où sortait avec fracas la Sarine, et où ils croyaient qu'elle prenait sa source; par delà, assurait-on, était un repère d'ours, de loups et d'autres animaux malfaisants; de monstrueux serpents en défendaient l'approche, et un effroyable spectre enlevait tout téméraire qui tentait d'y pénétrer; aussi la mauvaise réputation de ce lieu maudit en écartait les curieux.

Un jeune chevalier, passionné pour la chasse du chamois et pour la pêche des truites, avait souvent remonté la rivière jusqu'à cette barrière naturelle que ne traversait aucun sentier. Un matin, il sort du château de Gruyères avec ses piqueurs et une troupe de pionniers, armés de leviers, de haches, de pioches et d'échelles; il entre dans cet espèce de chaos; il se fraie un passage parmi des massifs de rochers mal assis et d'arbres pourris de vétusté; il tourne de profondes fondrières, franchit des ravins précipiteux, et après un travail de deux jours, il parvient au delà de cet étrange boulevard. Quel est son étonnement d'aborder dans une vallée couverte de prairies verdoyantes, de bosquets de sapins et de timiers, de petits lacs tapissés d'herbes flottantes, où il n'a à combattre ni ours, ni serpents, ni spectre! C'était un désert, mais un beau désert, sans aucune trace d'habitants, ni d'habitations. Enchanté de sa découverte, le chevalier s'écrie: « Ce canton est à moi; je ne l'enlève à personne, et personne ne me le contestera: j'en prends possession; je le peuplerai, je le mettrai en valeur. » Après avoir exploré le pays, il fait dresser une tente pour lui et construire une grande baraque pour les gens de sa suite; puis il choisit, à peu près au centre du bassin, un monticule rocaillieux, sur lequel il élève une tour en pierre; au pied du rocher, une modeste chapelle en bois reçoit les oraisons des fidèles. Bientôt le chevalier appelle dans sa pacifique conquête une petite colonie de bergers auxquels il distribue, sous des conditions peu onéreuses, des prairies, des pâturages, du bétail; les nouveaux colons se hâtent d'abattre des sapins pour bâtir leurs cabanes en poutres superposées, de saigner les flaques d'eau pour les verser dans la Sarine, et d'ouvrir à travers la forêt des routes par lesquelles leurs vaches peuvent aller brouter l'herbe des hautes montagnes. Ces bergers poussèrent leurs troupeaux si loin, qu'ils rencontrèrent, au bord du torrent du Flendru, d'autres bergers qui leur étaient inconnus, qui semblaient d'une autre race, et qui parlaient une autre langue. Quand on put se faire entendre, on convint amicalement, pour prévenir toute dispute, qu'à l'avenir ce torrent servirait de limites entre les pâturages des uns et des autres.

Peu d'années après, la guerre ayant ravagé les bords des grands lacs de la plaine, le chevalier recueillit plusieurs familles fugitives qu'il réunit aux premiers colons; les uns se dispersèrent sur les divers coteaux et dans les divers vallons du voisinage; les autres s'établirent au pied de la tour. Telle est, comme nos pères nous l'ont transmise, l'origine du bourg des *Gazons* (maintenant Château d'Oex), dont les habitants furent de bonne heure libérés du tribut pour le domicile, nommé focage, parce qu'au premier signal de danger ils devaient prendre les armes, se retirer dans l'enceinte de la tour avec

leurs femmes, leurs enfants, leur bétail, et renforcer la petite garnison pour défendre la place.

Le bon chevalier prenait grand plaisir à ce lieu; il venait souvent l'habiter et vivait familièrement avec les bergers, qu'il appelait ses enfants. Dans sa vieillesse, il donna la tour d'Oex en apanage à son fils cadet et à ses descendants, leur recommandant d'être les pères et non les maîtres de cette peuplade pastorale.

Il servizio radiotelegrafico nelle truppe d'aviazione

La forza combattiva di una flotta aerea è funzione diretta del valore del suo servizio di informazioni. Se questo non è ben organizzato, se lavora senza sicurezza, tutte le azioni della truppa d'aviazione diventano delle avventure.

La radiotelegrafia è la principale possibilità di stabilire il collegamento fra il suolo e l'aeroplano e fra un velivolo e l'altro. Anche il profano si rende facilmente conto che non sarebbe possibile al velivolo di osservazione di adempiere al suo compito senza l'aiuto della telegrafia senza fili (TSF); ma così come l'apparecchio di ricognizione, anche quello che deve regolare il tiro dell'artiglieria deve servirsi della TSF, perchè l'artiglieria ha bisogno di conoscere dove arrivano i suoi proiettili immediatamente, ancora prima di lanciare la scarica seguente. L'aviatore non può d'altra parte trasmettere le informazioni a suo arbitrio, ma deve invece attenersi ad un sistema fissato in anticipo e che assicuri la più grande chiarezza e la massima rapidità di trasmissione.

Un altro campo importante per l'utilizzazione della TSF è quello del combattimento aereo. La tattica attuale del combattimento aereo impone al pilota di combattimento, anche a quello del monoposto, l'obbligo di possedere dei mezzi di comunicazione. L'attacco da parte di una squadriglia da caccia non si fa più oggi come durante la grande guerra, quando tutto consisteva nel gettarsi individualmente ed eroicamente sull'avversario, bensì mediante una manovra di squadriglia, ideata, preparata e comandata dal capo-squadriglia. Questo deve, durante tutto il combattimento, poter guidare ogni suo pilota.

La battaglia aerea impone la necessità di un collegamento fra gli equipaggi della stessa squadriglia, fra i capi squadriglia ed il comandante della squadra e finalmente fra quest'ultimo e la terra, vale a dire il comandante della difesa aerea attiva. Ciò è ora diventato possibile grazie ai progressi registrati dalla tecnica radioelettrica. La semplicità di manipolazione degli apparecchi TSF permette anche all'aviatore di caccia che è solo nel suo apparecchio di servirsi di questo mezzo di comunicazione.

Un'altra possibilità, portata dalla TSF, è quella del volo cieco, senza visibilità. Grazie allo stesso, durante la notte, nella nebbia e nelle nuvole, l'aviatore può avvicinarsi al suo obiettivo ed allontanarsene una volta eseguito il suo compito senza andar soggetto a gravi pericoli e senza poter essere preso di mira dall'artiglieria antiaerea nemica.

Il volo in squadriglie chiuse senza visibilità non è oggi ancora possibile. Ma la TSF permette, attraverso la radiogoniometria, la condotta delle azioni in volo raggruppato anche durante la notte.

Un'altra possibilità, portata dalla TSF, è quella dei mezzi della tecnica radioelettrica è l'atterraggio con cattiva visibilità, oramai generalmente applicato nella navigazione aerea moderna.

Questi fatti mostrano di tutta evidenza l'incredibile

importanza acquistata dalla TSF per l'armata dell'aria e la necessità di una severa, approfondita istruzione degli equipaggi e del personale di terra attaccato al servizio informazioni e collegamento, al fine di garantire un funzionamento corretto di questi servizi, dai quali, come già detto, dipende in gran parte il valore combattivo dell'aviazione.

Gli esami pedagogici delle reclute

Dal 1936 il Dipartimento militare federale ha, in un certo numero di scuole reclute, introdotto un nuovo sistema d'esame pedagogico. L'innovazione non potrebbe essere più opportuna e tende ad una organizzazione più metodica della formazione civica nazionale della nostra gioventù a scuola e nella istruzione post-scolare.

Prima di parlare del nuovo sistema occorre richiamare quello seguito fino al 1915, anno della sua soppressione per lo scoppiare della guerra mondiale.

L'esame delle reclute consisteva, fino allora, pressochè esclusivamente nel controllo delle cognizioni mnemoniche di geografia, di storia, di civica. I giovani ricevevano una bella classificazione se avevano la testa ben ripiena di date, di nomi e sapevano risolvere a grande velocità una serie di problemi orali e scritti. I risultati di questi esami erano resi pubblici con tanto di graduatoria e, troppo spesso, considerati quali indici della cultura delle diverse regioni della Confederazione, cosicchè ogni cantone faceva del suo meglio per mantenere o per migliorare il proprio rango nella classifica generale, perchè si riteneva segno di grande inferiorità il trovarsi agli ultimi posti. Per molti anni si assistette così ad un vero travaso di nozioni con corsi complementari per i giovani dai 15 ai 18 anni e con corsi accelerati, tenuti nella quindicina precedente il reclutamento.

I nuovi esami sono concepiti e si svolgeranno con criteri completamente diversi, in relazione agli studi fatti dal giovane, *per valutare il suo giudizio, l'elasticità del suo spirito più che la sua memoria*. Quindi bando completo al sapere beccato su, alle nozioni puramente libresche, alla vernice del sapere. Non si interrogherà il candidato su particolari, chiedendo la data esatta d'un avvenimento storico o tutta la serie delle attribuzioni di una o dell'altra delle nostre autorità costituite o l'elenco delle città, delle montagne, dei passi, dei laghi e dei monti di questa o quella regione. Non perchè l'insegnamento di questi particolari debba considerarsi inutile sui banchi della scuola. La loro conoscenza può essere indispensabile ma, acquistata, i particolari non devono avere che un'importanza secondaria. Scopo dei nuovi esami pedagogici — che si terranno nella prima metà d'ogni scuola reclute — è di stabilire precipuamente la misura nella quale i giovani hanno compreso le principali circostanze della nostra storia, gli avvenimenti determinanti, la saggezza delle nostre istituzioni politiche essenziali, le condizioni della nostra geografia economica. Non importa, per esempio, all'esperto, che una recluta non ricordi tutti i fatti del periodo eroico della nostra storia, purchè dimostri di aver compreso che la nostra Patria è il frutto di una gloriosa serie di lotte e di sacrifici che ispirano riconoscenza. Non importa se il candidato ha dimenticato il nome dei singoli dipartimenti cantonali e federali s'egli invece conosce le nostre principali autorità e il loro compito generale o, meglio ancora, s'egli apprezza l'eccellenza delle nostre istituzioni democratiche, il grande valore delle nostre libertà

costituzionali, s'egli, in una parola, ha coscienza dei suoi diritti e dei suoi doveri. Non ha grande importanza, per il giudizio dell'esaminatore, se il candidato ha dimenticato il nome di un passo alpino o di un affluente del Reno o di una località del Giura bernese, purchè egli sappia leggere la carta geografica, indicare senza difficoltà le località familiari a tutti i cittadini normalmente istruiti, considerare la nostra dipendenza dall'estero dal punto di vista economico, stabilire una relazione tra questa delicata situazione e la nostra politica generale di neutralità. Si fa appello, con i nuovi esami, più che al sapere formale, alla riflessione, alla maturità di giudizio. Si cerca di sondare, di verificare fino a qual punto, nei nostri concittadini di domani, è sviluppato il senso degli obblighi verso il Paese, il sentimento di riconoscenza verso coloro che lo hanno formato attraverso i secoli, verso coloro che oggi hanno la responsabilità della amministrazione della cosa pubblica e del benessere degli abitanti.

I nuovi esami pedagogici, che si faranno per la prima volta alle reclute ticinesi durante l'attuale S.R. di Bellinzona, introducono altre simpatiche innovazioni quali l'interrogazione delle reclute a gruppi di cinque o sei, possibilmente per professione o per professioni affini. L'esame non avrà nulla di scolastico e si svolgerà in un'atmosfera familiare. Le reclute dovranno pure redigere una breve lettera commerciale ed un componimento.

La direzione generale degli esami delle reclute della Confederazione è stata affidata all'ispettore scolastico Bürki, in Berna. Funzioneranno da esperti per il nostro Cantone tre insegnanti ticinesi.

Verbandsnachrichten

Aufklärungspatrouille oder Gruppenwettkampf?

Das ist die Frage, welche sich mir beim Studium der Wettkampfbestimmungen für Uof.-Patr. an den Militärwettkämpfen in Schaffhausen aufdrängte. Wie berechtigt diese Frage war, hat die Rangverkündung nach Beendigung der Wettkämpfe klar gezeigt.

Ausgeschrieben war ein *Patrouillen*-Wettkampf, gewertet wurde ein *Gruppen-Wettkampf*. Tatsächlich habe ich in all der Zeit keine ähnliche Konkurrenz mitgemacht; denn nach Anlage, Ablauf und Bewertung zusammen war dieser Wettkampf weder eine Patrouille, noch ein eigentlicher Wettkampf, sondern eine recht verfehlte Mischung von beidem. Es ist vom militärischen Gesichtspunkte aus einfach unverständlich, wie die Organisatoren zu diesem abwegigen Bewertungsmodus gekommen sind.

In den UOV-Vereinen wird an Felddienstübungen und Patr.-Instruktionen das *taktische Können zusammen mit dem Meldewesen als Hauptaufgabe einer Aufkl.-Patr.* in den Vordergrund der Ausbildung gestellt; die Laufzeit kommt in zweiter Linie. Denn daß ein Truppenkdt. im gegebenen Falle nur *sichere* Läufer auf Patr. schickt, ist eine Selbstverständlichkeit. Das ganze Jahr hindurch werden die Uof. von den Herren Übungsleitern, welche, nebenbei gesagt, erfahrene Taktiker sind und sein müssen, in dieser Richtung geschult.

Nun kamen die Uof. und Soldaten nach Schaffhausen, um im Wettkampf die erworbenen Kenntnisse zu verwerten — und mußten konstatieren, daß ihnen eben diese Kenntnisse, bzw. die für Wegerkognoszierung und Erstellen von Meldung und Kroki aufgewendete Zeit zum Verhängnis werden. Denn die Mannschaften, welche glaubten, mit den 20 Minuten Zeitgutschrift für gute Meldung und Kroki einen achtbaren Rang erobern zu können, wurden schwer enttäuscht. Zufolge dieser unglücklichen Bewertung stehen vielmehr in den vordersten Rängen Patrouillen, deren Meldungen als «genügend» und — man höre und staune — sogar als «ungenügend» taxiert wurden. Diese Tatsache kommt einer Entgleisung des Kampfgerichtes gleich und nimmt der Konkurrenz den militärischen Wert. Der Wettkampf wurde dadurch, abgesehen von der äußerlichen Aufmachung, zum reinen Sportanlaß.

Selbstredend ist die Laufzeit nicht unwichtig, aber für den Wert oder Unwert einer Patr. auch nicht entscheidend. Was nützt schließlich dem Truppenführer eine Patrouille, welche im Eiltempo den befohlenen Weg «abklopft» und dann eine unbrauchbare, oder was schlimmer ist, eine falsche Meldung zurückbringt? Eine solche Patr. kann ebensogut ins Bett kommandiert werden; der Nutzen ist derselbe. Daneben bedeutet eine Aufkl.-Patr., welche ihre Aufgabe nicht ganz gewissenhaft löst, für die Truppe eine schwere Gefahr; denn die auf einer falschen Patr.-Meldung basierenden Dispositionen des Kommandanten können im Ernstfalle die Truppe direkt ins Verderben führen.